Muller (Claude), « *Le beau jardin de la France* ».
L'Alsace au XVIII^e siècle. Les événements, les lieux, les hommes

Ed. Place Stanislas, 242 p., 2008

Jean-Michel Boehler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/249>

DOI : 10.4000/alsace.249

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 448-450

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Michel Boehler, « Muller (Claude), « *Le beau jardin de la France* ». *L'Alsace au XVIII^e siècle. Les événements, les lieux, les hommes* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/249> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.249>

une alliance avec les cantons suisses en 1515?) ; celle de Bernard Weigel pose le problème de l'appartenance paradoxale de Wissembourg à la Décapole, puisque la cité d'Outre-Forêt est tournée avant tout vers le Palatinat.

Finalement, les grandes questions restant ouvertes sur l'histoire de la Décapole ne peuvent pas, dans ce volume, trouver de réponse : a-t-on vraiment affaire à un « laboratoire de solidarité régionale en Alsace » (p. 15), où opèrent des villes choisissant librement leurs alliées, ou à un outil de l'empereur, dans lequel le rôle du grand-bailli impérial, sous l'autorité de qui l'alliance avait été placée en 1354, était plus important que Lucien Sittler ne l'avait cru, ou encore à un « syndicat des villes impériales » (G. Bischoff) du grand-bailliage ? Quelles étaient les relations de la ligue avec Strasbourg, le grand pôle urbain régional, et où se tenaient fréquemment les réunions de la Décapole à partir du XV^e siècle ? Enfin, pour définitivement sortir du mythe, il faudrait s'interroger sur l'originalité de cette ligue par rapport à toutes les autres alliances urbaines, fréquentes dans l'Empire à la fin du Moyen Âge. Ici, des comparaisons, par exemple avec le *Sechsstädtebund* de Haute-Lusace, seraient certainement fécondes et permettraient de sortir de la perspective purement régionale.

En résumé, on a ici une histoire des villes de la Décapole, qui a son utilité et ne manque pas de charme – amplement attestés l'une et l'autre par le succès commercial de l'ouvrage –. Mais l'histoire de la Décapole reste entièrement à écrire, ce livre l'aura rappelé.

Olivier Richard

MULLER (Claude), « *Le beau jardin de la France* ». *L'Alsace au XVIII^e siècle. Les événements, les lieux, les hommes*, Ed. Place Stanislas, 2008, 242 p.

Après avoir refermé cet ouvrage, qui se lit comme un roman, s'articule autour de formules imagées dont l'auteur a le secret (« le ciel et ses réseaux », « la France allemande », « l'Alsace, une nouvelle Amérique ») et se dote de magnifiques illustrations, presque toutes en couleurs, deux réflexions viennent à l'esprit du lecteur : Que pouvait-on encore écrire sur l'Alsace au XVIII^e siècle à la suite des nombreuses études universitaires qui y ont été consacrées ? A quel public est destiné ce livre ? aux historiens ? aux amateurs d'histoire ? ou à un public plus large ?

En dépit des apparences, ce nouvel ouvrage de Claude Muller n'est pas dépourvu d'originalité, ne serait-ce que par l'approche qu'il propose du XVIII^e siècle alsacien. Sortant des sentiers battus, l'auteur aborde la question par le recours au texte (chroniques et récits de voyage), la présentation judicieuse de quelques galeries de portraits et le choix d'exemples concrets que lui fournissait tel ou tel acte notarié. Écrit dans

un style parfaitement limpide, bien structuré, l'ouvrage s'organise autour de trois axes constituant chacun la colonne vertébrale de trois parties bien équilibrées : la conjoncture particulière d'une province frontalière (p. 11-60) ; les permanences d'un certain ordre social (p. 61-144) et la réalité de particularismes régionaux (p. 145-203).

Ce n'est pas parce qu'il s'abstient de proposer « un inventaire exhaustif des connaissances » (introduction p. 10) que ce livre ne s'adresse pas aux historiens dont le péché originel est, par contre, d'être friand de références archivistiques. Ces dernières ont été intentionnellement omises, sans doute pour alléger la démonstration, et la bibliographie succincte proposée en fin d'ouvrage ne saurait y suppléer. Par ailleurs, le choix de ce genre de raccourci expose l'auteur à une série de schématisations qui risquent d'introduire de fausses évidences dans l'esprit du lecteur et de générer chez lui des interprétations hâtives, sans même que l'auteur ne l'ait voulu.

En effet, il n'y a plus, à notre sens, au XVIII^e siècle, de « carcan des trois ordres », la société française devenant à la fois plus mobile et plus poreuse et l'auteur, après avoir adopté un titre un peu facile, reconnaît lui-même (« un clergé de seigneurs ou de rustres ? » p. 88 ; « l'ascension irrésistible » d'une nouvelle noblesse, la noblesse de robe, p. 109) les nuances qu'il conviendrait d'appliquer à la société alsacienne qui a perdu de sa rigidité. Quant à la montée de « la bourgeoisie », elle va jusqu'à contaminer le monde rural, dans lequel l'auteur éprouve quelque difficulté (p. 130) à faire la distinction entre le statut juridique et les clivages socio-économiques, en même temps que la différence n'est pas toujours clairement établie entre les journaliers et les valets (p. 129), ces derniers étant les grands absents des études d'histoire sociale. En évoquant les « mille et un métiers de la campagne » (p. 133), Claude Muller semble occulter la réalité, pourtant très présente, de la double activité paysan-artisan, fréquente à la campagne, et qui se situe en dehors de toute spécialisation professionnelle rigoureuse qui serait plutôt le fait de la ville. Enfin la question de la « propriété », qui se confond souvent, grâce à un système d'affermage particulièrement favorable au paysan, avec la « possession », est trop rapidement évacuée à notre sens. Même si les paysans doivent compter, comme l'affirme à juste titre l'auteur, avec l'offensive bourgeoise (à nuancer depuis le débat Juillard/Vogt) et des réactions seigneuriales en série, ils s'octroient au moins 60 % du sol, davantage sans doute si l'on tient compte des baux particulièrement avantageux.

Les particularismes alsaciens sont vus presque exclusivement sous l'angle des options confessionnelles et des institutions urbaines, alors qu'ils imprègnent la vie quotidienne tout entière. Encore faudrait-il, quand on évoque la spécificité alsacienne, faire appel aux influences respectives non seulement de la France (elles sont présentes du fait de la mainmise du pouvoir royal sur la province au XVIII^e siècle et le « beau

jardin » est là pour nous le rappeler), mais également de l'Allemagne (elles sont traditionnellement absentes). Aussi le problème de la double culture, au sens large de l'expression, nous laisse quelque peu sur notre faim. Peut-on savoir, à travers leurs chroniques ou récits de voyage, si nos voisins allemands se sentaient chez eux dans cette province, somme toute récemment rattachée à la France ?

L'ouvrage se termine par la présentation d'une série de témoignages (de celui de l'intendant de La Houssaye à celui de Jean-Michel Freudenreich, vigneron d'Eguisheim) qui révèlent à la fois des données météorologiques, anecdotiques, administratives, biographiques : un ensemble trop disparate pour générer une quelconque cohésion. Enfin Claude Muller, à la fin de son livre, met au service des lecteurs une chronologie de l'histoire d'Alsace et un glossaire des principaux personnages qui ont fait son histoire, au nombre desquels on ne s'étonnera pas de trouver Louis XIV, Louis XV et Louis XVI...

Agréable à lire, cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui cherchent à se familiariser avec l'histoire de la province. Si le pari était de proposer une vulgarisation des connaissances sans concession à l'indispensable rigueur historique, ce pari est gagné.

Jean-Michel Boehler

BERNIER (Isabelle), *Négoce et industrie à Mulhouse au XVIII^e siècle (1696-1798)*, Méridiennes, Toulouse, 2008, 477 p.

Jamais, depuis les travaux de Raymond Oberlé sur les fortunes à Mulhouse au XVIII^e siècle, on n'avait étudié d'aussi près les premières décennies du développement industriel de Mulhouse. L'étude d'Isabelle Bernier, très détaillée, s'appuie sur les archives de la petite république mulhousienne, sur les inventaires après décès et sur la correspondance privée des négociants.

Isabelle Bernier a pu établir que c'est entre 1690 et 1750 que s'est opérée, dans plusieurs familles de négociants, la transition vers l'activité manufacturière. Le processus s'est déroulé sur trois générations. Il s'est achevé avec la génération qui est arrivée à l'âge d'homme au milieu du XVIII^e siècle. C'est en son sein que se sont recrutés les fondateurs des premières manufactures d'impression sur étoffes. L'étude des inventaires après décès révèle la part prédominante de la solidarité familiale dans les transferts de fonds vers l'activité manufacturière. La génération des manufacturiers a bénéficié de l'accumulation de capitaux par les deux générations de négociants qui l'avaient précédée, et qui lui ont été transmis sous forme d'héritages, mais aussi sous forme de prêts. Les capitaux bâlois n'ont joué aucun rôle à cette époque. En fait, il n'y a